

OLIVIER
NOREK

LES GUERRIERS
DE L'HIVER

Roman



Michel
LAFON

OLIVIER
NOREK

LES GUERRIERS
DE L'HIVER

Roman



*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2024
14, boulevard de la Madeleine
75008 Paris

www.michel-lafon.com

PROLOGUE

La lumière pleut sur ses yeux fermés, sur son corps allongé au cœur arrêté.

Autour de lui, le dernier jour de la guerre jonche le sol de dépouilles par milliers, déposées à la surface de la neige rouge.

Il n'est personne parmi les autres. Ni plus précieux, ni plus important. Mais ailleurs, il pourrait être un père, un frère, un ami ou un mari. Ailleurs, il est tout.

Dans la mort, seuls leurs uniformes les distinguent. Ils étaient ennemis, ils sont désormais allongés côté à côté. Ici, leurs mains se touchent, là, leurs visages éteints se font face.

Voilà tout un hiver qu'ils s'entretuent.

Les cadavres des semaines passées sont enfouis à moitié dans le sol. Vestiges, on voit encore leur casque, parfois un peu de leur dos, on voit encore leurs bras en racines aériennes, comme s'ils poussaient de la terre même, prêts à revenir, se relever et hanter ceux qui ont décidé de cette guerre.

Ils gorgent le sol de leur sang, nourrissent les arbres de leur chair et se mélangent à leur sève. Ils seront dans chaque nouvelle feuille, dans chaque nouveau bourgeon.

Ils étaient plus d'un million, et lorsque demain et après le vent soufflera à travers les forêts de Finlande, c'est aussi leur voix qu'il portera.

Il y avait pourtant eu des jours heureux, une paix chérie.

Il y avait eu un avant, un peu avant l'enfer.

Chapitre 1

Comme le sang court dans les veines, les émissaires traversèrent la Finlande par toutes les routes. À cheval, en voiture, à vélo, à pied ou en bateau. Aucune ferme ne fut oubliée, fut-elle entourée de lacs ou de marais. Aucun réserviste ou membre des Gardes civiles en capacité de se battre ne fut dispensé.

Pietari, aux cheveux noir de jais comme aucun Finlandais, entendit d'abord pétarader la vieille auto avant même de la voir. Il ferma la porte de sa petite ferme en bois peinte en rouge, aux contours des fenêtres blancs, cala son brin d'herbe à la commissure de ses lèvres puis croisa les bras fermement.

– Pietari Koskinen ? demanda le visiteur en sautant de son automobile, fouillant déjà sa besace obèse.

– Tu sais qui je suis. Nous nous connaissons des Gardes civiles, répondit-il du ton qu'il aurait pris pour conseiller à un étranger de quitter ses terres.

L'émissaire n'avança pas plus, car s'ajoutaient au charbon des cheveux de Pietari un visage anguleux comme une pierre mal taillée et des lèvres fines, presque coupantes, qui semblaient ne jamais devoir sourire.

– Désolé, je dois vérifier chaque identité. J'ai un courrier de mobilisation pour toi. Pour ton petit frère Viktor, aussi.

Pietari regarda vers sa demeure et s'assura qu'elle restait silencieuse.

– Viktor est mort, assena-t-il. Une insolation. Pendant les récoltes.

L'émissaire ne cacha pas son doute et sortit malgré tout deux lettres.

– Tu parles bien de Viktor Koskinen ? Celui que j'ai vu à la fête du village il y a quelques jours ? J'ignorais que les morts dansaient aussi.

Les poings serrés, Pietari ravala son mensonge.

Derrière la porte, Viktor silencieux écoutait par la fenêtre entrouverte, dissimulé par le fin voilage des rideaux.

– Je suis désolé, Pietari. Tous les hommes valides ayant reçu une instruction militaire doivent participer aux manœuvres spéciales.

– Tu sais bien ce que sont ces manœuvres. Tu sais bien pourquoi on nous envoie là-bas.

Depuis l'aube, l'émissaire avait déposé en main propre cette même mauvaise nouvelle à des pères de famille, de jeunes mariés et à d'autres, à peine majeurs, encore des enfants. Comme Viktor l'était.

La Finlande se divisait en deux. Une moitié refusait encore de croire à l'agression russe et ne voyait dans cette mobilisation qu'un simple exercice militaire comme il en était organisé une ou deux fois par an. Par ceux-ci, le messenger fut accueilli avec l'impatience d'être utile à son pays. Mais l'autre moitié émettait davantage de réserve, pour ne pas dire une franche suspicion, et plusieurs fois, les mains avaient tremblé en saisissant la lettre. Deux mobilisés avaient même détalé à travers bois, en vain.

Ils ne pourraient se cacher indéfiniment et commenceraient, avant même d'arriver à leur régiment, par une procédure disciplinaire.

– Ce sont les ordres. Alors à moins d'être invalide, gravement malade ou trop âgé, il n'y a pas de dispense.

Pietari répéta ces mots dans sa tête. Viktor n'était ni vieux ni malade. Malheureusement.

– Tu me laisses une minute ?

Lorsqu'il ressortit du petit établi à outils, une masse à la main, tenue par le bout de son long manche en bois clair, Pietari passa sans mot dire devant l'émissaire. Il tapa ses sabots contre le mur pour en retirer la terre et disparut à l'intérieur de sa ferme.

Refuser de courir le risque de se faire trouer la peau n'est en rien une absence de courage, mais une marque de bon sens, et Pietari ne ressentit aucune honte lorsqu'il posa les yeux sur son petit frère, terrorisé et recroquevillé dans un coin de la pièce. Sur la grande table de la cuisine, il écarta d'un revers de bras les assiettes et les couverts déjà dressés pour le déjeuner, décrocha un chiffon de vaisselle encore humide et le lui tendit.

– Mords ça. Et pose ta main sur la table.

La masse se leva au-dessus de la tête de Pietari et, avec tout l'amour qu'il portait à son cadet, il lui broya trois doigts d'un seul coup.

Le hurlement traversa les murs épais de la maison, et l'émissaire nota au crayon de bois sur sa liste : Viktor Koskinen. Invalide.

*

* *

Son automobile le porta jusqu'à la ferme suivante, à la porte de laquelle il toqua. Pour la première fois de la journée, il avait la certitude que celui-ci ne partirait pas à travers bois, ni ne l'accueillerait la mort dans l'âme.

– Bonjour, madame, se présenta-t-il en arrangeant sa besace accrochée à son épaule.

– *Hei*, répondit-elle avec économie, un couperet dans les mains, avec sur sa large lame le sang chaud d'un lapin.

– Je viens voir votre fils. J'ai un ordre de mobilisation pour lui.

De fils, elle en avait eu cinq, et quatre d'entre eux l'avaient déjà fait pleurer. Antti avait disparu dans une guerre il y avait plus de vingt années de cela, et cette même guerre avait blessé Juhana. Tuomas avait succombé à un coup de soleil meurtrier sur un chantier de construction, et Matti était parti un jour sans plus donner de nouvelles. L'ordre de mobilisation concernait donc son cadet, son dernier, et la paysanne devint louve.

– *On koira haudettuna*¹ avec votre histoire d'exercice militaire... dit-elle avec méfiance.

– J'obéis aux ordres.

– Si mon fils n'en revient pas, souviens-toi que je sais où tu habites.

– J'ai reçu les mêmes menaces tout ce jour, sourit l'émissaire, blasé. Les Javanainen m'ont promis de me noyer si les six frères ne rentraient pas au nombre de six, et les Lankinen me feront disparaître derrière le sauna² si les trois frères ne sont pas là pour Noël. Mais si une guerre doit éclater et si

1. « *Y'a un chien enterré* », quelque chose de louche, anguille sous roche.

2. À cette époque, le sauna remplaçait la salle de bains et toutes les familles en avaient un. Le sauna est éloigné de la maison, et l'expression qui dit que l'on emmène une personne « derrière le sauna » signifie que l'on se débarrasse d'elle en toute discrétion.

un homme comme votre fils n'en revient pas, peu d'entre nous auront la chance d'en revenir.

D'un vif coup de poignet vers le sol, elle débarrassa la lame du sang qui la recouvrait et dessina un éclair carmin qui lézarda la pierre du seuil pour finir sur le bout des godasses de l'émissaire. Il en conclut alors que si le garçon avait la moitié du caractère de la mère...

– Tu trouveras Simo à la grange, il se prépare déjà.

*

* *

En fin de journée, la voiture se gara dans l'allée d'une maison autour de laquelle une rivière faisait un lacet, l'enfermant dans une presqu'île.

Dans cette eau pure, Leena finissait de faire disparaître les taches de terre et la transpiration des vêtements. Lorsqu'elle leva la tête pour reposer les muscles de son cou, elle aperçut son père en grande conversation avec un jeune homme qui portait devant lui une besace.

Elle libéra ses cheveux d'un geste, s'essuya les mains sur sa longue robe et abandonna son linge sur la rive pour les rejoindre. Ce n'est qu'à leur niveau qu'elle remarqua la liasse de billets dans la main de son père, la lettre dans celle du visiteur et qu'elle entendit ces quelques mots volés de leur échange.

– Ce n'est pas une histoire d'argent, répondit l'inconnu, les doigts écartés devant lui en signe de refus.

– C'est toujours une histoire d'argent ! Combien te faudrait-il en plus ?

Comme pris en faute, à la vue de Leena, le père protecteur rangea vite la petite liasse dans sa poche, et l'émissaire s'adressa enfin à celle qu'il était venu voir.

- Leena Aalto ?
- Qui la demande ? le toisa-t-elle.
- J’ai un ordre de mobilisation pour toi.

Le père baissa la tête, vaincu, alors qu’à la lecture de son nom, le visage de la jeune femme s’éclaira

*
* *

À quelques kilomètres de là, en Russie, face aux bombardiers SB2 flambant neufs alignés sur le tarmac de l’aéroport, l’officier supérieur haranguait ses pilotes d’une voix vibrante. Dans sa bouche, les mots du dictateur.

– Alors que leurs soldats seront au front, les yeux rivés sur la frontière qui nous sépare, nous bombarderons les villes qu’ils auront laissées sans protection, leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. Toucher l’ennemi en son cœur, pour terroriser, paralyser, annihiler jusqu’aux racines de leur résistance, les frapper dans ce qu’ils ont de plus cher. Jamais guerre n’aura été aussi courte.

L’arme ultime de Staline serait psychologique. Plus il serait cruel, en était-il convaincu, plus rapide serait la reddition. Et pour cela, il fallait viser les civils.

*
* *

Aksel perdit un temps précieux à tenter de convaincre ses voisins, frappant aux portes, proposant même de leur envoyer une voiture et un chauffeur s’il le fallait. Puis il regarda l’enfilade interminable de maisons, à sa gauche comme à sa droite, prenant conscience de la vanité de son entreprise. Comptait-il à lui seul évacuer Helsinki ?

Il chargea alors les valises dans le coffre. Sa femme et ses filles grimèrent à l'arrière, et il claqua la portière en ordonnant au soldat au volant de foncer.

– Les filles sont mortes de peur, Aksel.

– C'est bien, répondit-il sans se retourner. Elles ont raison.

*

* *

Des négociations interminables jusqu'aux échanges stériles entre les deux nations, sans y croire vraiment, la Finlande s'était préparée.

Les emplacements des abris souterrains publics étaient indiqués dans les rues par des panneaux, et un responsable d'évacuation avait été nommé par immeuble. Les mitrailleuses de défense antiaérienne transportées sur les toits étaient chargées, tout était prêt, mais pourtant, le doute subsistait. Et Helsinki, première cible évidente, n'avait été évacuée que de moitié, et seulement sur départ volontaire.

En regardant le ciel chargé par le pare-brise, Aksel pouvait distinguer au-dessus des nuages les ombres menaçantes des bombardiers, les mêmes silhouettes sombres que celles des monstres marins des légendes alors qu'ils glissent sous le bateau du pêcheur malheureux.

Wilhelmina couvrit les oreilles d'Aila, sa fille aînée, qui à son tour couvrit celles d'Anja, sa cadette en pleurs, lorsqu'à 9 h 30 exactement, le son des sirènes enveloppa la ville.

– Ça commence, souffla Aksel.

Puis autour d'eux, la capitale plongea dans l'enfer.

Six cents kilos de bombes furent lâchés par chacun des douze appareils qui composaient la première escadrille, soit, en un seul passage, la dispersion de plus de sept tonnes

de thermite incendiaire, réduisant en cendres des quartiers entiers.

La voiture fonçait, les incendies se reflétaient sur les vitres et la carrosserie, et le soldat au volant évitait débris et cadavres comme il pouvait. De l'intérieur on sentait la chaleur et l'air devint irrespirable. Wilhelmina doucement pria, et Aksel tendit son bras en arrière pour qu'elle attrape sa main.

Des rivières de feu parcouraient les rues de la capitale. Partout où avant il y avait eu de l'air, il y avait maintenant des flammes.

Le soldat pila alors qu'une partie d'un immeuble de trois étages s'écroulait devant eux, révélant l'intérieur d'un salon et sa table dressée pour le petit déjeuner, et plus loin, une chambre aux lits défaits et aux jouets en désordre, reflet de l'insouciance qui régnait quelques secondes auparavant. Il fut incapable de redémarrer tant la poussière masquait tout autour. Pourtant, à travers le dense nuage gris se distinguaient toujours la lueur orangée des explosions et le jaune de leurs flammes. Ils pouvaient être touchés à n'importe quel moment, et seule la chance viendrait à leur secours.

Aksel sortit le soldat de sa sidération, et en trombe ce dernier redémarra, bifurquant dans la seule rue dégagée. Sur les fenêtres des appartements comme sur les vitrines des magasins, on avait apposé de larges bandes d'adhésif pour atténuer les vibrations des explosions qu'on avait espérées lointaines, sans imaginer un seul instant que les Soviétiques osent tirer directement sur la capitale.

La voiture dérapa dans le virage serré d'une rue où l'on avait érigé des piles de journaux attachées les unes aux autres en colonnes serrées de deux mètres de haut pour former des abris de fortune anti-éclats, aussi solides que des cabanes d'enfant.

La deuxième escadrille russe fut accueillie par des tirs de défense antiaérienne qui frappèrent deux appareils, faisant opérer un demi-tour aux autres.

Si pour les bombardiers russes le temps couvert fut un atout pour approcher la ville en toute discrétion, il devint rapidement un désavantage lorsqu'il fallut viser juste. Presque au jugé, un pilote de la troisième escadrille lâcha son chargement et détruisit par erreur l'ambassade russe.

Des voitures calcinées, des immeubles à terre et fumants. Des cratères de sept mètres de profondeur là où les obus avaient touché le sol. Sur vingt mètres autour ne subsistait que la poussière des choses qui avaient été.

Alors que les bombardiers opéraient un retour en terre russe, le ciel redevint calme d'un coup, trop vite, laissant une ville muette d'effroi.

Puis des cris de douleur, des appels à l'aide, des pleurs s'élevèrent dans le ciel en même temps que les colonnes de fumée noire. Dans ce carnage, la vie malgré tout, quand ailleurs, plus terrifiant encore, le silence des immeubles noirs de suie, des rues sans bruit et dévastées où personne n'avait survécu.

Des gamins en larmes étaient récupérés par des adultes inconnus le temps de peut-être retrouver leurs parents. Des silhouettes aux vêtements brûlés et à la peau cloquée marchaient abasourdies, enjambant des corps inertes.

Puis, après quelques minutes à peine, le bruit de milliers de pas alourdis par les bagages résonna dans la capitale en un murmure sourd. Helsinki abdiquait et fuyait. Pour les plus chanceux et fortunés, on prenait d'assaut les voitures, les bus et la gare. Sans le sou, on chargeait les poussettes, les chevaux et les brouettes jusqu'à la prochaine forêt, jusqu'au prochain village, où attendaient des cousins ou des amis.

– Et eux ? demanda Anja, alors qu'ils longeaient une file d'évacués.

– Regarde devant, lui dit son père.

Seules les familles séparées par le bombardement erraient encore, le cœur en suspens. Retenues par ce seul amour qui les unissait, elles cherchaient un fils, une fille, un mari, une mère, et chaque silhouette au loin, à travers des fumées en linceuls noirs, devenait un espoir. Les enfants perdus furent recueillis par les pompiers et réunis dans une école épargnée. Ils devinrent une liste complétée au fil des arrivées et lue à la radio. En litanie, leurs noms et prénoms étaient égrenés tout au long de la journée. Et lorsque parfois, après avoir accepté le pire, l'on se retrouvait par une chance insensée, dans les bras des uns, sous les baisers des autres, il y avait une joie pure, déroutante, presque indécente, comme jamais elle n'avait existé auparavant.

Arrivés à la gare, les galons cousus à sa veste d'uniforme permirent à Aksel de couper les files et d'être escorté jusqu'au train qui déjà se remplissait au-delà de ses capacités. Il fit monter sa femme, Anja et Aila dans le wagon numéro 6 et les suivit du quai alors qu'elles remontaient le couloir. Elles s'installèrent face à une femme et son garçon, un gamin d'à peine trois ans. Wilhelmina descendit la vitre, et Aksel sortit un petit sac en tissu de sa poche qu'il lui tendit.

– J'ai réuni tout ce qui est de valeur. Argent et bijoux. Dépense tout ce qu'il faudra, je t'écris au plus vite, *Mummo*¹ vous attend.

Ils en oublièrent de s'embrasser et, noyé dans une vague humaine, Aksel disparut.

1. *Mummo* : Mamie, grand-mère.

*

* *

Kollaa, Finlande.

À la frontière de la Russie.

Il faut toujours un premier mort pour y croire vraiment. Un communiqué ne suffit pas, pas plus qu'un message radio, ou même les mots de celui qui en a été témoin. Il faut un mort. Devant soi. Voir son sang. Il faut voir son sang.

Restait à savoir qui, parmi les quinze mille soldats du front de Kollaa, serait celui-ci... Qui, parmi les quinze mille soldats, serait le premier à être allongé dans la grande tente noire, derrière le poste de secours.

*

* *

Les trois cents hommes du lieutenant se postèrent à l'orée de la forêt, face à la route de Loimola.

Le vent avait redoublé de force, et la neige qu'il emportait semblait tomber horizontalement, hurlant dans les oreilles, fouettant les visages.

Au loin, comme une lézarde noire parcourt un mur blanc, sur près de dix kilomètres, la colonne de soldats rouges s'enfonçait toujours un peu plus en terre finlandaise, entourée des hauts sapins qui la surplombaient.

Il était maintenant midi passé, et le son des moteurs prévint la 6^e compagnie que les Russes se rapprochaient. Un groupe de skieurs fut envoyé en amont, en observation, alors que la toute première unité ennemie apparaissait.

Ce fut d'abord un tank, comme un bouclier, qui passa à quelques mètres d'eux. Un monstre assourdissant, fumant et pétaradant, dont les chenilles écrasaient le sol de tout leur poids. Des tanks, les Finlandais n'en avaient pas, et cette machine indestructible qui passa devant leurs yeux créa un sentiment de peur et de malaise. Comment venir à bout d'un tel monstre ? Puis à sa suite, trois officiers juchés sur leurs chevaux, et enfin, à peu près le double de soldats qu'ils n'étaient. À la surprise générale, tous portaient un uniforme vert foncé. Dans le blanc de l'hiver où la moindre couleur saute aux yeux, les Russes avaient opté pour le vert...

Aucune des unités ennemies n'était constituée du même nombre d'hommes ou du même type d'artillerie et au fil de la colonne, des espaces se créaient entre elles. Ainsi, l'unité suivante mit quelques minutes avant d'arriver. Quelques minutes de plus encore pour voir la troisième, et ils en comptèrent plus de trente avant que ne revienne, une heure plus tard, le groupe d'observation des skieurs.

À voix basse malgré le bruit des moteurs, l'un d'eux fit son rapport, confirmant l'existence d'écarts importants entre les unités tout au long de la colonne.

– Et nous nous sommes arrêtés avant d'en voir la fin, précisa-t-il.

– Une unité est-elle plus isolée que les autres ? demanda le lieutenant.

– Oui, à trois kilomètres derrière nous. Une unité d'artillerie, ralentie par le poids de ses canons.

Profitant de l'espace qui s'était créé entre deux unités, Toivo et Onni furent chargés de disposer une ligne de mines en travers du passage pour que, comme une gorge, la colonne russe soit tranchée, et le lieutenant demanda à Simo de le suivre.

– Ici, désigna-t-il.

Simo s'allongea derrière un rocher, face à la route, et attendit ses ordres.

– As-tu déjà tué un homme, petit ?

Simo hocha négativement de la tête.

– Alors dis-toi que chaque Russe que tu ne tueras pas sera peut-être celui qui mettra le feu à ta ferme et exécutera ta famille. Mais aucun homme ne sait à l'avance s'il est capable de tirer sur un autre. Et toi, tu vas le découvrir aujourd'hui.

Le tank de l'unité d'artillerie s'entendit avant de se voir, et son long canon apparut en premier à la sortie du virage où la 6e compagnie s'était dissimulée. Derrière lui une camionnette bâchée de vert, puis cinq officiers à cheval commandant les soldats qui marchaient en grelottant alors que le thermomètre avait encore baissé depuis le matin pour atteindre moins cinq degrés. La forêt autour d'eux formait une haute barrière qui emprisonnait le vent sur la route et l'envoyait souffler violemment sur eux.

Arrivée au piège, la chenille du tank roula sur une mine dans une explosion de neige, de terre et de feu. L'unité russe se figea, et tous visèrent au hasard les bords de la route, leurs fusils braqués, prêts à subir un assaut. Alors que la terre retombait doucement, il y eut un inquiétant silence. Le Lieutenant posa alors la main sur l'épaule de Simo.

– Maintenant.

Cinq chevaux, montés par cinq officiers. Cinq cibles mouvantes. Un chargeur de cinq cartouches. Simo plaça le premier au centre de sa mire, son doigt sur la queue de détente. Le temps s'arrêta. Le Russe avait les joues rouges, et son bonnet de fourrure descendait bas sur ses oreilles. Simo cessa de le détailler comme un homme, conscient que plus il l'humaniserait, moins il serait capable de tirer.

Tuer. Son pays lui demandait de tuer. Et il n'y arrivait pas.

Une bourrasque de flocons enveloppa Simo d'un tourbillon, et lorsqu'ils retombèrent, un renard immense, de la taille d'un homme, était assis à côté de lui. À son pelage feu, il le reconnut sans hésiter. L'âme de sa forêt l'avait suivi et veillait sur lui. Sa forêt, son village de Rautjärvi, sa ferme, ses parents, ses sœurs et son frère brûlés par les flammes de la guerre. La queue de l'animal l'entoura tout entier avant de disparaître, et Simo tira plein torse. À vingt mètres devant, percuté par la cartouche, l'officier tomba en arrière de son cheval. Il restait quatre cartouches dans le chargeur, et en quatre secondes, il abattit les quatre autres. Ses mains ne se mirent à trembler qu'après, et son ventre se souleva en un haut-le-cœur.

– Tu sais, maintenant, exulta le lieutenant.

Face à leur tank immobilisé à la chenille déraillée et à leurs officiers dont le sang chaud faisait fondre la neige avant de geler lui-même, l'unité russe battit en retraite en opérant un demi-tour pour ne pas marcher sur d'autres mines. Ils découvrirent alors que pendant cette première salve, une mitrailleuse finlandaise avait été tirée au milieu de la route.

Araignée métallique enfoncée dans le sol, un homme à la gâchette, un autre portant les bandes de munitions et un dernier chargé de la refroidir à l'eau, elle cracha du feu sans discontinuer, tandis que de part et d'autre, cachés dans la forêt, les soldats blancs tiraient aussi, jusqu'à ce que plus un homme ne soit debout. Puis les armes se turent. Il y eut un faux calme au cours duquel ne s'entendit plus que le râle de ceux qui n'avaient pas eu la chance de mourir sur le coup.

Le lieutenant chuchota un ordre à Simo, puis un autre à Onni. Le reste des soldats gardèrent leurs positions.

Devant eux, la trappe du tank s'ouvrit et hésitante, une tête en dépassa.

Simo ne la manqua pas. Et Onni en profita pour grimper sur l'énorme machine dans laquelle il jeta une grenade avant d'en sauter. Elle ne laissa rien des occupants, et le souffle sortant par l'ouverture créa un nuage rose.

– Nous avons cinq minutes pour faire nos courses avant l'arrivée de l'unité suivante, hurla le lieutenant. Volez-leur tout ce que vous pouvez !

Tous avaient tiré, les chargeurs vides en étaient la preuve. Mais beaucoup d'entre eux n'avaient pas réussi à tuer. En temps de guerre, un tir sur trois est volontairement manqué, car même si l'Histoire s'écrit dans le sang, elle n'est pas faite de meurtriers, et ôter la vie n'est en rien chose facile.

– Économisez vos cartouches et utilisez vos *puukko*¹ pour achever les survivants. Rassemblez leurs armes et leurs munitions.

Rien n'avait préparé Onni ou Pietari à enfoncer la lame de leurs couteaux dans le corps d'un homme vivant. Et à observer autour d'eux les autres soldats hésiter également, personne n'avait même envisagé que cela leur soit un jour demandé.

Les pointes des *puukko* se posèrent sur les gorges russes ou sur leurs cœurs. Il fallait maintenant appuyer, traverser le tissu des uniformes, les chairs ensuite, buter sur les os, appuyer plus fort encore, jusqu'à la garde, sans croiser leurs regards, pour ne pas les garder en mémoire.

Certains firent semblant, en plantant leurs couteaux dans la neige, comme Onni. D'autres, comme Pietari, obéirent en fermant les yeux et en grimaçant de dégoût. Hugo resta à genoux devant le blessé qui le suppliait, incapable de l'achever.

1. *Puukko* : couteau traditionnel finlandais à lame courte à simple tranchant, au manche en bois de bouleau ou de renne.

– Laisse, lui dit Onni. Par cette température, il n'aura besoin de personne pour crever.

Le lieutenant rencontrait moins de scrupules, et alors qu'il venait d'exécuter quatre chevaux d'une balle entre les yeux, il épargna le dernier, attrapa son licol et le fit avancer tant bien que mal jusqu'à Hugo en lui désignant l'animal terrorisé.

– Nous allons voler bien plus que prévu ! Attelle-lui cette charrette, on prend aussi les mitrailleuses et les canons légers.

Hugo s'approcha du cheval nerveux qui ne cessait de se cabrer en retombant lourdement sur les corps inertes devant lui. Il attrapa son licol à la volée et tira fort vers le sol. Aussi grand que lui, habitué à ces animaux comme tout paysan finlandais, il s'imposa naturellement, se baissant à son oreille et lui parlant doucement.

Pietari restait planté au-dessus de son cadavre, du sang encore chaud sur son *puukko*. Il pensait se battre contre des monstres, il n'avait à ses pieds que des hommes. Il se tourna vers Simo qui lui aussi regardait le massacre. Lui aussi avait tué pour la première fois. Et six fois.

« Tu sais, maintenant », lui avait dit le lieutenant. Pourtant, il ne savait pas grand-chose de plus. Pourrait-il recommencer ? Que ferait-il de leurs fantômes ? Il se tourna vers la forêt, à l'emplacement où il avait pris position, cherchant du regard son renard au pelage feu, en vain. À sa place, il crut se voir, se voir lui, l'homme qu'il était il y a quelques minutes seulement. Celui qui n'avait pas encore tué. Et il lui envia cette innocence perdue.

Onni grimpa à l'arrière d'une des camionnettes russes, trois pneus crevés et le moteur fumant. Il y découvrit de nombreuses caisses de munitions, mais autre chose retint son attention.

– *Hei !* Regardez ça, dit-il en montrant un portrait peint de Staline de deux mètres sur un qu’il tenait dans ses mains. Vous pensez qu’ils ont peur de l’oublier pour en emporter un tableau ?

Culte de la personnalité oblige, chaque unité, aussi petite soit-elle, se devait d’avoir une représentation du Soleil de la Nation, comme il aimait qu’on le nomme. Onni jeta le dictateur par-dessus bord, et les soldats poursuivirent leurs fouilles.

– Regarde leurs uniformes ! s’étonna Toivo. Ils sont verts ! Et certains portent celui d’été.

– Et des chaussures de ville ! ajouta Onni. Comme les miennes. Je pensais qu’ils seraient plus...

– Terrifiants et mieux équipés ?

– Quelque chose comme ça, oui.

*

* *

Lorsque l’unité suivante apparut au virage de la route de Loimola, les premiers soldats russes durent débayer les tas de cadavres dans les fossés. Deux soldats pour traîner un homme, huit pour un cheval.

Ils les déshabillèrent aussi pour profiter de leurs vêtements, et un groupe de soldats se battit pour une paire de bottes.

– Prenez leur plaque d’identification, ordonna l’officier militaire.

Un soldat se baissa, chercha autour du cou d’un mort sa plaque métallique qu’il s’apprêtait à casser en deux quand un canon de pistolet se posa sur l’arrière de sa tête.

– N’en faites rien, le contredit l’officier politique. Une plaque d’identification signifie un mort, et la Russie n’a perdu aucun homme aujourd’hui.



Kollaa, Finlande.

Une semaine plus tard.

Komarov, juché sur son cheval, se retourna vers les dix mille hommes qu'il avait ce matin réunis, répartis en trois colonnes en une ligne de fuite qui partait aussi loin que le regard pouvait porter, vingt tanks devant eux et cinquante canons de campagne derrière. S'élevaient de cette masse sombre et menaçante dix mille respirations en rythme régulier, comme le ressac d'un océan tourmenté duquel allait naître une vague immense, prête à s'écraser sur le front de Kollaa. Komarov brandit son épée au-dessus de sa tête et les anima d'un seul geste.

Il n'avait fallu que vingt-quatre heures aux Russes pour déporter une partie de leurs troupes un kilomètre plus au sud et suivre les rails. Et ils avançaient, plus vite et plus sûrement qu'aucun autre jour, déposant sur le visage inamical de Komarov ce qui se rapprochait le plus d'un sourire.

– Cette stratégie ne peut que porter votre nom en louanges jusqu'à Moscou, commissaire, le flatta Anikine. Si nous progressons ainsi, c'est toute la 8e armée qu'il faudra faire passer ici.

Komarov appréciait particulièrement la flagornerie et gonflé de fierté, le dos droit comme un tsar en revue de troupe, il envoya deux coups secs de ses éperons dans les flancs de sa monture. « Komarov, se dit-il à lui-même, voilà un officier dont les exploits et l'intelligence satisferont le Kremlin. » Et lorsque enfin, cette guerre ridiculement trop

longue prendrait fin, les cendres de la Finlande sous sa botte, il en rentrerait auréolé de ses victoires.

Il avait, trois jours plus tôt, présenté son plan au colonel Shtern, et ce dernier l'avait validé sans toutefois se résigner à y envoyer toutes ses forces. Quelle frilosité ! Quel manque de panache ! Qu'en dirait-il, aujourd'hui, face au succès irréfutable de l'opération ? Déjà presque un kilomètre parcouru, sans attaque ni résistance aucunes...

– Là-bas, dit un soldat en première ligne, pas vraiment certain de comprendre ce qu'il voyait.

– Qu'est-ce que... ? n'eut pas le temps de finir son voisin de colonne.

Au loin, au-dessus des voies ferrées qui se perdaient vers l'horizon, un nuage dense s'était formé, collé au sol et haut comme dix hommes. Le nuage grossissait, donc, il avançait. Il grognait aussi, d'une manière animale. Les soldats de l'avant ralentirent le pas, bousculés derrière par ceux qui n'avaient pas encore vu, et lorsqu'ils virent à leur tour, ce furent alors les trois colonnes qui s'immobilisèrent.

Komarov porta ses jumelles à ses yeux. Le nuage n'avancait pas, il fonçait, droit sur eux. Impénétrable, ce qu'il dissimulait ne pouvait qu'être immense, envoyant loin sur les côtés et haut par-dessus lui des tonnes de neige et de glace. Se pouvait-il que les Finlandais aient fait appel à un monstre des forêts, une bête jusqu'alors inconnue qu'ils auraient réussi à dompter ?

Le demi-tour de dix mille hommes, de vingt tanks et de cinquante canons demandant une logistique toute particulière et un temps inimaginable, Komarov n'eut pas le temps du repli. Il resta ainsi paralysé, simple observateur d'un inexplicable phénomène. Puis à cent mètres d'eux, le nuage se mit à étinceler, comme si un orage intense en était prisonnier, quand au même moment, vingt soldats de l'avant

furent littéralement coupés en deux, les jambes ancrées dans le sol et le torse tombant à leurs pieds, éclaboussant d'un flot carmin et visqueux les visages et les uniformes voisins.

À l'instant, les dix mille respirations cessèrent.

Le nuage brilla encore plus en son intérieur et désormais, ses éclairs ne partaient plus seulement droit devant, mais aussi dans le ciel, en paraboles finissant leurs courses sur les tanks qui, ici et là, explosaient les uns après les autres.

Certains soldats furent abattus sans sommation à vouloir faire demi-tour, d'autres, terrifiés, s'urinèrent dessus. Quelle était cette magie, quelle était cette créature aux milliers de dards dressés qui avait fait allégeance à la Finlande ?

LES GUERRIERS DE L'HIVER

*« Je suis certain que nous avons réveillé leur satané Sisu.
– Je ne parle pas leur langue, camarade.
– Et je ne pourrais te traduire ce mot, car il n'a d'équivalent nulle part ailleurs. Le Sisu est l'âme de la Finlande. Il dit le courage, la force intérieure, la ténacité, la résistance, la détermination... Une vie austère, dans un environnement hostile, a forgé leur mental d'un acier qui nous résiste aujourd'hui. »*

Imaginez un pays minuscule.
Imaginez-en un autre, gigantesque.
Imaginez maintenant qu'ils s'affrontent.

Au cœur du plus mordant de ses hivers, au cœur de la guerre la plus meurtrière de son histoire, un peuple se dresse contre l'ennemi, et parmi ses soldats naît une légende. La légende de Simo, la Mort Blanche.

08-24

ISBN 13 : 978-2-7499-4720-4

21,⁹⁵ € France TTC



9 782749 947204

www.michel-lafon.com